



«Je voulais avoir accès aux mystères des livres»
La romancière **Noëlle Revaz** reçoit le Prix Gottfried Keller,
une des plus prestigieuses récompenses littéraires suisses.
A cette occasion, la Valaisanne rend hommage aux figures
qui lui ont permis de devenir écrivaine



(Julius Klemp pour Le Temps)



Julien Burri

En résidence à la Fondation Michalski jusqu'au 9 décembre prochain, Noëlle Revaz travaille à un nouveau projet d'écriture. Depuis 2002, elle a publié six ouvrages remarquables, dont *Rapport aux bêtes* (Gallimard), adapté depuis au théâtre et au cinéma. Elle prend le temps de laisser ses textes mûrir, son œuvre se creuser. Chacun de ses livres est une aventure, chacun explore un autre style, crée une langue, que ce soit la fiction paysanne, le roman épistolaire ou la fable d'anticipation. Avec un humour grinçant, Noëlle Revaz met en lumière la déshumanisation sous toutes ses formes. Cette exigence fait d'elle «une des grandes auteures contemporaines de langue française», selon la Fondation Gottfried Keller, qui lui décernera, le 25 novembre prochain, son prix littéraire, l'un des plus prestigieux de Suisse.

La Valaisanne rejoint ainsi les lauréats Philippe Jaccottet, Elias Canetti, Hermann Hesse ou Ramuz... Créé en 1919, remis tous les deux ou trois ans par la Fondation Martin Bodmer, à Cologny, le Prix Gottfried Keller n'avait jusqu'à ce jour été attribué qu'à trois femmes: Gertrud von Le Fort, Erika Burkart, et Agota Kristof. «Ce prix est arrivé avec un à-propos magique, au moment où j'avais décidé de baisser mon temps de travail pour écrire davantage», explique la lauréate depuis sa cabane d'écriture. «Cela me touche qu'on me distingue maintenant justement, dans un moment de latence, pour mon travail sur une longue échelle. C'est très soutenant, très réconfortant.» Quelles sont les personnes qui ont joué un rôle décisif dans son parcours d'autrice?

Les trois grandes sœurs initiatrices

«J'ai grandi dans une fratrie de cinq grandes sœurs, une petite sœur et deux petits frères. Il y avait plusieurs bibliothèques à la maison. Je passais mon temps à feuilleter ces livres, à rêver sur les couvertures, à essayer de les lire... Trois sœurs aînées m'ont donné la littérature à la petite cuillère. Je devais avoir 11 ou 12 ans lorsque Marie-Catherine, notre aînée, est rentrée dans ma chambre pour me lire le début

d'*la Recherche du temps perdu*. Je suis tombée des nues. Marie-Catherine était passionnée, elle m'a montré combien cette page était fine et bien racontée. Je ne pouvais qu'adorer Proust.

Vers mes 14 ans, ma deuxième sœur, Raphaëlle, est venue me lire un extrait du *Gargantua*. Elle m'a lu le passage de la naissance de Gargantua par l'oreille de sa mère et d'autres passages. J'avais trouvé cela incroyable. Raphaëlle lisait cela avec jubilation. Je me suis dit: «On a le droit d'écrire ça et de l'étudier à l'école? C'est génial!» Rabelais est un auteur qui a énormément compté pour moi; il représente le plaisir d'écriture à l'état pur, l'explosion des limites et de la bienséance.

«Je ne voulais pas être une femme qui écrit, je trouvais qu'on posait un regard très négatif sur la littérature féminine»

Enfin, plus tard, Anne-Monique, ma troisième sœur, m'a raconté *Un Balcon en forêt*, de Julien Gracq et *L'Été des Sept-Dormants* de Jacques Mercanton. J'avais l'impression d'entrer dans un monde de délicatesse et de mystères. J'étais jalouse. Moi aussi j'avais envie d'avoir accès à ces œuvres! Ces trois moments de révélation m'ont transmis l'amour de la lecture. Le livre, c'était quelque chose de vivant chez nous, dans notre famille. Une passion partagée. Je me souviens de discussions d'enfants avec ma sœur Elisabeth sur le réalisme dans la comtesse de Ségur... L'un de mes petits frères, Philippe, m'a plus tard encouragée à écrire. C'est l'un de mes premiers lecteurs.»

Mademoiselle Joye, l'institutrice

«Ghislaine Joye (il faut prononcer son nom «joie») était une jeune institutrice,



énergique, belle, avec de longs cheveux noirs. Nous étions probablement sa première classe. J'avais 18 ans, j'étais sa chou-chou, je ne sais pas pourquoi. Elle nous avait demandé d'écrire une histoire. J'ai rédigé celle d'un flocon de neige. Mademoiselle Joye a beaucoup aimé et l'a fait lire à mes parents. J'étais flattée de sentir l'enthousiasme de ces trois adultes, même si j'avais l'impression d'avoir simplement imité ce que j'avais lu ailleurs. Je me suis sentie distinguée, moi qui faisais partie d'une si grande famille. J'avais trouvé quelque chose à moi, l'écriture. Je me vois encore, rangeant mes pantoufles dans le vestiaire de l'école flambant neuve de Vernayaz: c'est là que je me suis dit que je deviendrai écrivain.»

Mademoiselle Chèvre, la professeure de piano

«Renée Chèvre m'a enseigné le piano à Saint-Maurice. Elle vivait la musique dans chacune de ses fibres, c'était un personnage, une artiste totale. Il n'y avait pas de compromis chez elle. Elle habitait un bel appartement sombre, avec des épinettes et un grand piano à queue, de nombreux chats et deux épagneuls. Elle était grande, forte, toujours habillée en noir, avec des cheveux indisciplinés.

C'était une saltimbanque, différente de toutes les femmes que j'avais rencontrées. Une très belle personne. Elle m'a fait réfléchir à la manière dont nous recevons la musique et l'art en général. Elle était par exemple choquée qu'on puisse diffuser du Mozart dans un restaurant. Impossible pour elle d'écouter Mozart en mangeant des spaghettis. Elle m'encourageait à être curieuse. Elle m'avait offert un billet pour aller voir les Mummenschanz parce que je ne les connaissais pas. J'étais très timide et elle me secouait pour que j'ose dire ce que je pensais. Elle m'avait dit: On peut jouer des choses très simples merveilleusement bien, ce n'est pas parce que c'est simple que cela ne peut pas être magnifique. Je m'en souviens souvent.»

Daniel Rausis, le soutien

«Je l'ai connu par mon beau-frère, qui

avait été son camarade au collège. Il n'a pas influencé directement mon écriture mais il a été déterminant dans mon parcours. Il a ouvert une porte. A cette époque, j'avais terminé l'université et je cherchais une entrée dans l'écriture. Je tapais des textes sur la machine de mon père, mais je ratu-rais presque tout. J'avais des vellétés, mais rien n'aboutissait. Daniel Rausis a organisé un espace précieux et crucial dans lequel développer mon écriture. Il présentait une émission le samedi matin, sur Espace 2, avec une séquence intitulée «Sport et divertissement». En décembre 1995, il m'a proposé d'écrire un texte par semaine, sur le thème du sport. J'ai senti que c'était une occasion unique et que je devais dire oui. J'ai foncé.

J'ai pris un pseudonyme, Maurice Salanfe. Salanfe, c'est le vrai nom de la cascade de la Pissevache, dans mon village natal. Je ne voulais pas être une femme, je trouvais qu'on posait un regard très négatif sur la littérature féminine. J'avais entendu des gens dire d'un ton dédaigneux: «Ouais mais l'auteur est une femme...!» L'époque était encore très misogyne. Daniel Rausis lisait mes textes en direct à l'antenne chaque samedi matin. Mon premier parlait de curés qui jouent au foot... Petit à petit j'ai commencé à écrire des monologues et j'ai eu l'idée des personnages de *Rapport aux bêtes*, mon premier roman.»

Michael Stauffer, le compagnon

«C'est un avantage de vivre avec un écrivain, chacun comprend que l'autre a besoin de plages d'écriture, de solitude. Nous avons voyagé ensemble, notamment lors d'une résidence commune à Saint-Nazaire. Nous y avons rédigé un journal de bord à deux voix, bilingue, *Un demi-hiver à Saint-Nazaire* [édité par la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs de Saint-Nazaire en 2018]. Nous avons une façon très différente de créer et ces différences nous questionnent en permanence. C'est un dialogue quotidien. Il a une plus grande vitesse de création; moi, j'aime prendre mon temps, me perdre, trouver des choses, laisser mijoter...

Avec lui, mon écriture s'est partagée. Nous faisons des lectures sur scène avec

LE TEMPS

Le Temps
1209 Genève
022 575 80 50
<https://www.letemps.ch/>

Medienart: Print
Medientyp: Tages- und Wochenpresse
Auflage: 35'127
Erscheinungsweise: 6x wöchentlich

Seite: 44
Fläche: 128'207 mm²

Auftrag: 3016473
Themen-Nr.: 840.009

Referenz: 86302147
Ausschnitt Seite: 4/4



FONDATION
Martin
Bodmer

notre duo Nomi Nomi, mélangeant les langues dans des textes poétiques et humoristiques. Notre premier travail, il y a plus de 10 ans, était consacré aux injures. Je l'injuriais en patois valaisan, et lui m'injuriais en dialecte thurgovien. On s'est tellement marrés qu'on a continué. Nous sommes devenus parents d'un petit garçon.» ■

Parcours

Née en 1968 à Vernayaz, en Valais, Noëlle Revaz a enseigné le latin avant de se consacrer à l'écriture. Elle s'est fait connaître avec *Rapport aux bêtes* (Gallimard, 2002), fable paysanne louée pour son style et sa langue. Depuis, elle a publié deux autres ouvrages chez Gallimard: le roman épistolaire *Efina* (2009) ainsi que le recueil *Hermine Blanche et autres nouvelles* (2017). On lui doit également un roman d'anticipation chez Zoé, *L'Infini Livre* (2014), distingué par le Prix suisse de littérature en 2015. Autrice de pièces de théâtre et d'une nouvelle hebdomadaire qui paraît chaque dimanche dans *Femina*, Noëlle Revaz enseigne depuis plus de dix ans l'écriture à l'Institut littéraire suisse à Bienne, où elle vit.